

Giorgio de Chirico

Monsieur Dusdron

Dix heures sonnèrent à l'horloge de la mairie. Monsieur Dusdron venait de se réveiller de fort mauvaise humeur du reste car il avait fait des rêves désagréables; ce n'était pas de cauchemars proprement dits mais des rêves plutôt angoissant; dans le premier de ses rêves il avait vu un espagnol louche avec lequel il faisait parfois des affaires, qui assis à califauchon sur une chaise se fardait les lèvres avec un bâton de rouge et le regardait en dessous et en souriant sournoisement; dans le second rêve il se trouvait devant le perron d'un hôtel luxueux appartenant à un millionnaire pour lequel jadis il avait exécuté quelques travaux; monsieur Dusdron avait essayé en rêve de pénétrer à l'intérieur de l'hôtel où avait lieu une brillante réception, en s'introduisant par une des fenêtres de l'entrée qui donnait sur le jardin; surpris par les domestiques il avait senti toutes les affres du voleur surpris et redoutait des punitions compliquées et terribles et surtout une honte immense le faisait frissonner des pieds à la tête d'autant plus que pendant que les domestiques l'entraînaient hors des salons pour le chasser dans le jardin, il avait aperçu à travers la grande porte vitrée le maître de céans qui gravissait le perron revêtu d'un magnifique complet sport de couleur marron foncé. Monsieur Dusdron s'était réveillé sous l'impression pénible de ce rêve; la chambre était encore plongée dans l'obscurité car bien qu'il fut déjà dix heures du matin on était en cette saison de l'année, en ce mois de novembre où le brouillard pèse le plus lourdement et l'obscurité règne pendant toute la journée, de sorte que dans les magasins dans les bureaux et même dans les maisons on doit tenir en plein jour les lampes allumées. En plus de cela les volets de sa chambre étaient hermétiquement clos et la fenêtre à l'intérieur se garnissait d'épais rideaux de velours couleur bleu outremer foncé que Monsieur Dusdron chaque soir avant de se coucher tirait soigneusement. Les bruits de la ville, des véhicules circulant dans les rues, des gens qui parlent ou sifflent des airs connus, arrivaient jusqu'à lui atténués par l'épaisseur du mur des volets des vitres et des rideaux. "La vie" - pensa Monsieur Dusdron; la vie mystérieuse qui recommence chaque matin, la vie, ô vie, si tu avais un visage, le visage le plus beau
 Ô vie si ton visage
 qu'on le grave dans l'or et l'ivoire
 au seuil de mon tombeau!

Content d'avoir trouvé ses vers il allume sa lampe pour les transcrire sur le papier toujours prêt sur la table de nuit, et puis allume sa pipe et continua à penser: "je suis revenu par des chemins tortueux, où les cailloux aigres, les ronces et les épines ne manquaient hélas pas, je suis revenu à cette étude de la vie que j'avais abandonné depuis de plusieurs années. Je me suis intéressé aux plages, aux lignes qui contourment les rivages des mers parceque je croyais que leur aspect posait les problèmes les plus variés, les plus nombreux et les plus passionnants. Seulement, voilà, il faut penser à la vie. Pour que tu ne sois pas tué ou, tout au moins gêné, pour que tes pensées restent naturelles, il ne faut pas employer une lumière trop vive. Souvent les exigences de la vie sont en opposition avec celles du milieu où l'on veut agir, travailler, penser et créer. Il faut faire un dosage très précis et spécial des diverses sources où l'on puise ses inspirations. Je connais la joie des découvertes et l'amertume des déceptions. Oui je me souviens bien de ce jour; de ce jour d'hiver clair et lointain. Une lassitude immense pesait sur moi; l'horizon d'une pureté inconcevable brillait d'un éclat d'éternité et dans le port les ombres des mâts s'allongeaient démesurément sur les quais et jusqu'au petits cafés là bas où sommeillaient sur les terrasses devant leurs tables métalliques, les stewarts en quête d'embauchage. Sur le navire de mes pensées je repris mon voyage chimérique selon l'itinéraire idéal que je m'étais tracé moi-même". Ainsi se parlait à lui-même Monsieur Dusdron et en attendant cette crainte accompagnée d'une sensation de petite colique qui l'avait taquiné jusqu'alors se dissipa peu à peu comme un brouillard fermenté dans humides humeur de la nuit se dissipe devant la tiédeur dorée des premiers rayons d'un soleil de printemps, et à la place de la crainte il sentit naître en lui une sûreté intégrale, la sûreté de l'homme bien rasé, bien chaussé et bien habillé qui tate sa poche boutonnée où il sent son portefeuille qu'il sait nanti de gros billets et de chèques à toucher, de cartes d'identité et de passeports parfaitement en règle et qui en outre sait que dans les autres poches se trouve tout ce qui est nécessaire à l'homme prévoyant, sain de corps et d'esprit lorsqu'il quitte sa demeure pour s'aventurer dans cette forêt toujours mystérieuse et grosse de surprises qu'est une grande ville moderne; c'est à dire: plume stylographe, carnets de notes et d'adresses, canif, tubes de bois contenant de la teinture de jode; petit rouleau de taffetas gommé, montre et boussole, boîte de calmynes d'au moins six calmynes, blague à tabac, pipe et allumettes suédoises, morceau de fer recourbé pour toucher au passage d'un enterrement, d'un individu. Ainsi continuait à théoriser Monsieur Dusdron lorsqu'ayant consulté sa montre il s'aperçut qu'il avait à peine le temps de sauter dans un autobus pour aller assister à la messe célébrée pour le repos de l'âme d'un élève de l'école polytechnique que les camarades pour se moquer de lui appelaient Melons-Monsieur Melons; parceque souvent il parlait de ce cucurbitacé au parfum fort dont il se regailait pendant les mois chauds de l'été; ce sobriquet l'irritait énormément et une fois ayant complètement perdu la tête devant un camarade qui s'obstinait à l'appeler Monsieur Melons il sortit de sa poche un rasoir et l'ayant ouvert se jeta sur son camarade les yeux revulsés et la mâchoire de travers; qui sait ce qu'il serait arrivé si le jeune homme attaqué ainsi à l'improviste n'avait eu la présence d'esprit de fuir à toute jambe

en zigzagant autour des calques en plâtre de statues antiques qui ornaient les corridors de l'école, et ainsi sous le regard immobile et l'expression lointain et souriant des Zeus, des Junons, des Herculs il réussit à éviter son agresseur et à se réfugier dans la salle des cours d'anatomie où il s'enferma à double tour. Le souvenir de toutes ces agaceries que lui vivant ils lui avaient fait subir. Les élèves de l'école polytechnique par une espèce de tardif remords décidèrent de faire célébrer dans une petite église située hors de la ville et perdue au milieu des oliviers une messe pour le repos de son âme. Lorsque Monsieur Dusdron arriva l'office touchait à sa fin. C'était une belle matinée d'hiver claire et froide. Il avait neigé la veille et le sol était encore tout blanc des éclaboussures candides telles des flacons d'ouate étaient encore attachées aux branches et aux troncs des oliviers donc quelques uns, frappés par le foudre avaient un aspect vraiment dantesque; d'ailleurs ces arbres qu'évoquent tellement l'idée du paysage méridional contrastaient avec l'aspect nordique du ciel d'un gris foncé et où des couples de corbeaux volaient lourdement et du terrain que recouvrait la blancheur de la neige. Après la messe les élèves sortirent de l'église en se frottant les mains rougies par le froid et en relevant le col de leurs pardessus. Comme il était environ midi ils entrèrent dans une auberge et dînèrent sommairement avec des herbes amères lavées et assaisonnées d'huile, de sel et de citron, avec des olives et du pain noir; après ils burent chacun une tasse de café dans laquelle ils trempèrent des biscuits; ce repas bien que léger les rechauffa et dissipa un peu cette tristesse dans laquelle les avait plongés la messe et le souvenir de ce camarade que leur juvénile insouciance avait fait un peu leur victime; une guitare passa de l'un à l'autre et finit par être jouée par un élève que l'on y connaissait un peu; on entonna des choeurs et puis tous sortirent avec le guitariste en tête en chantant de tristes chansons d'amour; les pieds s'enfonçaient dans la neige, on entendait de temps en temps le croassement des corbeaux et sous le ciel bas les couplets de la chanson avec les accords rythmiques de la guitare se perdaient dans l'air glacé. ~~Froid, sous le ciel bas~~

Les routes sont blanches de neige
et pourtant tu vois que j'avance toujours;
ô jeune fille garde notre amour,
car le monde est bien méchant.

Monsieur Dusdron le manteau jeté sur les épaules marchait à côté du groupe des chanteurs en regardant par terre d'un air pensif; il évoquait sa vie écoulée; il se voyait seul dans cette ville aux couleurs bariolées en train de suivre un idéal fugitif; puis il se voyait plus loin, dans cette autre ville blanche et solennelle, où les jardins méridionaux sous le ciel clair des journées d'hiver brillaient de tout l'éclat de leurs oranges et de leurs mandarins ardentes et brillantes comme des minuscules lanternes allumées au milieu du feuillage vert et sombre;

nos tourments sont leur joie
nos larmes sont notre trésor,

On était de nouveau aux portes de la ville; le crépuscule était descendu; une longue éclaircie rouge basse à l'horizon annonçait que la journée suivante aurait été belle; cela rendit vaguement mélancolique Monsieur Dusdron qui avait l'âme extrêmement sensible et redoutait les journées claires et ensoleillées; "Quand le soleil brille et que le ciel est clair il nous semble – disait-il – que nos malheurs sont plus profonds; sur cette échelle invisible dressée dans l'azur insondable nous montons comme sur une échelle tendue vers un jeu de trapèze et de là nous sondons à l'infini le monde et la vie ou du moins ce que nous croyons être le monde et la vie et que nous devrions plutôt appeler notre monde et notre vie. Sur cette balançoire ineffable nous nous lançons dans le vide et à chaque élan le vide contrainte notre estomac et le vertige nous crispe les sens, toujours plus haut en avant et en arrière et toujours plus au fond en avant et en arrière; les années passées et les années à venir tout cela n'est que folie; mesure du temps; mais quand dans mes heures d'insomnie j'entendais vers la fin de la nuit les lourdes charrettes municipales qui venaient s'arrêter devant chaque porte cochère pour vider le contenu des poubelles alors souvent dans ces bruits je sentais comme en lointain un écho d'éternité.

Chasteté de ma vie intérieure et vous domestiques fidèles vous qui fûtes mes premiers maîtres vous qui les premiers me donâtes le goût de l'art, de la belle peinture, de l'amour et du tabac, soyez bénies; si jamais je ne pourrai vous rendre ce que vous m'avez donné; si jamais pour vous exprimer ma reconnaissance je ne pourrai vous conduire un dimanche à la promenade et puis vous offrir dans un café ou une pâtisserie une glace ou une tasse de chocolat avec de la crème fouettée dessus, ne m'en voulez pas; ne m'en voulez pas car dans cette triste impossibilité vous verrez la rançon que je dois payer au destin pour les joies très pures que je goûtais en votre compagnie et les nouveaux horizons qui s'ouvrirent depuis loin à mes yeux étonnés de penseur et de poète lorsque je vous vis marqués et prêts pour le sarabande du Carnaval. Mais je connais aussi les conséquents et la tristesse et la honte des déceptions, pour ce fils unique et adoptif pour lequel ma femme et moi avions fait tant de sacrifices et qu'espérions plus tard quand il serait un adolescent l'acheminer dans les études de droit ou de mathématique pour en faire un avocat ou un ingénieur et lorsque un matin nous entrâmes dans sa chambre nous trouvâmes son petit lit vide et ses vêtements de marin sur une chaise; une lettre mise en évidence sur la cheminée expliquait tout: "je pars parce que là bas, on m'offre d'avantage; il (c'était toujours lui, cet armateur aux jambes courtes et à la longue moustache blonde) met sa ville à ma disposition".

Oui, il avait fui le tourtereau. Lâchement traîtreusement il avait fui; maintenant là-bas dans la ville où veillaient sous leurs uniformes sévères de noirs tribuns militarisés et intransigeants il se penchait du haut des vastes coupôles pour écouter les vagues sonores et polyphoniques qui montaient des cavernes mégotogènes, là où s'abritaient en rangs serrés et disciplinés ces orchestres formidables, conduites par des chefs chevelus et crispés qui avec des grimaces d'épileptique poussaient toujours plus haut le sublime des grandes symphonies inachevées. Monsieur Dusdron pensa à l'enfant prodigue, lentement tendrement, sans haine, ni colère et les larmes lui vin-

rent aux yeux; elles coulèrent le long de ses gotes rasées et poudrées tandis que debout et appuyé à une balustrade dans la pose d'un athlète au repos il suivait le cours de ses tristes souvenirs. Monsieur Dusdron comprit enfin qu'il fallait un effort pour éloigner les tristes pensées, il se força à s'imaginer des scènes gaies, des chasses à l'ours, des petits châteaux hospitaliers tous éclairés le soir dans la brume humide de l'automne avancé, des cafés bordés de monde, des grands bazars pleins d'objets pratiques et de magnifiques jouets compliqués et brillants. Cette joie et cette gaieté qu'il avait cherché jusqu'alors avec une obstination implacable semblaient enfin venir, mais si lentement, hélas! Et comptées au compte-gouttes! Voilà que Monsieur Dusdron poussé par la curiosité s'avança à travers les coulisses et chercha à voir sur la scène de ce théâtre étrange. Les buis arborescents, dont la chaleur exacerbe l'amer parfum sont l'unique parure d'une gorge sombre et humide où murmure sonore l'eau fougueuse des torrents froids. Et tout-à-coup, une oasis. L'horizon s'est élargi. De grands arbres nouent leurs frondaisons feuillues et font la ronde sur de vertes pelouses où le fleuve enfin assagi déroule ses guirlandes d'argent. Au dessus de ce parc inattendu, près d'une petite cascade qui semble sourdre d'un roc, un sanctuaire tout blanc. La mère de Monsieur Dusdron était là dans l'aspect qu'elle avait quand elle était jeune; elle était là assise sur le gazon tendre dans une pose de méditation; elle avait l'aspect d'une femme biblique. Dans le ciel une aurore éclatante éclairait le monde d'une lumière diffuse où les ombres n'existaient pas. Puis le décor changea. C'était midi. Le soleil brillait sur la campagne couverte de blés jaunes. Tout au loin la bache d'une voiture glissait lentement. Une torpeur s'étalait dans l'air - pas un cri d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte. Il songéait monsieur Dusdron, il songéait à la vanité de ses sacrifices aux dettes qu'il n'avait soldées, à ses engagements d'avenir, à sa réputation perdue. Au lieu de se plaindre il se rappela les premiers temps qu'une fois il avait lâché par la fenêtre du rez-de-chaussée, un coupe de pistolet. La balle était encore dans le mur d'un petit café qui se trouvait en face. Il avait fuit au loin vers les campagnes du Nord, il pensait ainsi échapper aux poursuites du destin. Dans cette maison de paysan pendant cette nuit d'insomnie, dans cette chambre sans fer où l'eau se transformait en glace et brisait les carafes il s'était mis à la fenêtre pour respirer, car il étouffait et malgré la température très froide son front était brûlant; accoudé à la fenêtre rustique il regarda dehors dans la grande nuit; des astres nombreux brillaient au fond d'un ciel noir comme de l'encre.

Les uns brillaient par groupes, d'autres à la file ou bien seuls, à des intervalles éloignés. Une zone de poussière lumineuse allant du septentrion au midi se bifurquait au dessus de sa tête. Il y avait entre ces clartés de grands espaces vides, et le firmament semblait une mer d'azur sombre avec des archipels et des îlots. Il se rappela ce qu'il avait lu ou entendu dire: derrière la voie lactée ce sont les nébuleuses, au delà des nébuleuses des étoiles et des étoiles encore: la plus voisine est séparée de nous par trois cents billions de myriamètres. Il se tourna vers la Grande Ourse qu'il avait toujours aimée, chercha l'étoile polaire, puis Cassiopée, dont la constellation forme un Y, Véga de la Lyre toute scintillante et au loin bas à l'horizon le rouge Aldebaran. Pour cela il foudrait réévoquer un passé qui d'après toutes les apparences ne de-

vait plus paraître sur les scènes de sa mémoire. Il fallait pour des agissements qui dureraient depuis plusieurs années et qui avaient permis aux vrais coupables de se livrer à des opérations delictueuses faire procéder à diverses vérifications soit dans les milieux de l'ordre soit vers cette autre rive où nous tous cherchons la récompense d'un labeur épuisant si non dangereux. Alors Monsieur Dusdron ferma la fenêtre et se coucha après avoir mis sur son lit pour avoir chaud tous ses habits, son pardessus, un tapis taché d'encre qui se trouvait sur une table et où l'on voyait des dessins et des broderies représentant des guerriers hindoux brandissant des torches et poussant devant eux des éléphants. Il ajouta encore quelques vieux journaux illustrés qu'il avait trouvé dans un vieux placard sentant le mois. L'air de la nuit lui avait fait du bien; après s'être retourné deux ou trois fois sur sa couche il finit par s'endormir et il rêva; c'était encore la nuit mais les étoiles avaient disparu, il se trouvait dans une espèce de parc ou de jardin public d'un romantisme et d'une banalité frappantes: on voyait des immortelles, des ruines, des sanctuaires, de la mousse et des grottes; des ponts minuscules et rustiques jetés sur des ruisseaux qui murmuraient doucement et par endroits une espèce de Rialto enjambait un bassin qui offrait ses bords incrustés de coquilles de moules. Par les allées sombres et désertes monsieur Dusdron se promenait en tenant par les épaules et la pressant contre lui une fillette au regard mélancolique et intelligent; c'était l'enfant de la femme qu'il aimait; "c'est sa fille" pensait monsieur Dusdron en rêve et cette pensée inondait son cœur d'une douceur infinie.

Les paysages qu'il avait aimés reparurent dans sa mémoire, rêve ou réalité tout était là, tous jouets sortis des boîtes de carton jouets vernis et brillants et étalés sur la table de la salle à manger; ailleurs de plomb; maisonnettes minuscules; crèches et bateaux à roulette; toute la joie palpable et emportable; toutes les garanties de bonheur qui même les dieux, aussi les dieux très doux aux barbes blondes et soyeuses et aux yeux qui louchent ineffablement, ces mêmes dieux au regard lointain qui sourient sans rien comprendre, les dieux qui ne savent rien, hésitent à donner et avant d'opposer leur signature indéchiffrable au bas des feuilles solennelles visées par le destin et timbrées par l'Eternité, se tordillent et se mordent la moustache et se grattent le mâchoire sous la barbe d'un air pensif. Mais une fois qu'on l'a on peut être tranquille; Monsieur Dusdron le savait, c'est pourquoi il s'assis sans méfiance aucune sur le banc, malgré la chaleur qui pesait partout malgré cette angoisse causée par le desoeuvrement du dimanche et la tristesse du jour d'été. Devant lui la vallée s'étalait. La rivière colait au fond avec des sinuosités. Des blocs de grès rouge s'y dressaient de place en place et des roches plus grandes formaient au loin comme une falaise surplombant la campagne couverte de blés mûrs. En face, sur une colline, la verdure était si abondante qu'elle cachait presque les maisons. Des arbres la divisaient en carrés inégaux, se marquant au milieu de l'herbe par des lignes plus sombres. A droite l'ensemble d'un domaine apparaissait comme peint sur une toile. Des toits de tuiles indiquaient une ferme. Le château à façade blanche se trouvait au milieu avec un bois au delà et une pelouse descendait jusqu'à la rivière où des peupliers alignés se reflétaient dans l'eau.

“La Nature”, pensa Monsieur Dusdron, et aussitôt il vit devant lui un autre spectacle: c’était des grèves desertes et des mers laiteuses et tranquilles, à l’horizon un soleil ardent et tragiquement solitaire se couchait tout rouge dans les vapeurs de l’horizon; parfois un horizon qui fume, un animal monstrueux à tête de perroquet, une masse énorme et noire comme une montagne sortait lentement de l’eau et se traînait sur le sable parmi les coquillages dont un peu se déplaçaient péniblement puis s’écroulaient de nouveau immobiles et dont quelques unes bougeaient; et après c’était des lacs tranquilles entourés de sapins sévères et sombres, derrière des hautes montagnes dressaient leurs cimes dont les longues crevasses étaient remplies de neige pareilles à des coulées de lave blanche; du haut d’un rocher une cascade tombait dans le lac; bien qu’elle se trouvait assez loin le bruit qu’elle faisait arrivait jusqu’à Monsieur Dusdron, tellement l’air était tranquille, et le silence complet dans l’immobilité de l’atmosphère. Mais pour cela il n’aurait pas renoncé à la compagnie des hommes; au spectacle des jeunes couturières travaillant jusqu’aux heures avancées de la nuit pour pourvoir aux besoins d’un père valetudinaire et poussant l’aiguille sous la lumière de la lampe tandis que leur pensée vola là bas, chez le fiancé, chez l’amant et puis la trahison; la fille-mère portant l’enfant sur les bras se cachant derrière les colonnes de l’église, tandis que l’orgue joue la marche nuptiale et que lui en habit donnant le bras à sa femme toute en blanc et couronnée de fleurs d’oranger passe suivie de l’indispensable cortège des parents, des amis et des invités. Alors Monsieur Dusdron se revit dans la maison paternelle; le bureau de son père était au rez-de-chaussée et donnait sur le jardin; par les jours d’orage on voyait à travers les fenêtres les masses noires des arbres qui se balançaient en assombrissant la pièce; sur les murs il y avait des photos de locomotive encadrée et souvent à la place du mécanicien un monsieur en chapeau melon qui souriait la droite apposée sur un levier. “Au fond, pensa Monsieur Dusdron, chacun pour soi, c’est la loi qui gouverne le monde” et en même temps il se blama d’avoir plus d’une fois “raté l’occasion”. Les joies qu’il pouvait ressentir devant cet immense spectacle de gaillards intrépides et innombrables qui se précipitaient dans les chaloupes pour gagner au plus vite leurs vaisseaux d’où on les appelait à grands coups de sirènes, ne suffisaient pas à calmer son esprit qui était devenu bucolique et tolérant par force majeure, suffisaient plutôt les grands centres où convergeaient les instincts mécanisés de millions de ses semblables et où nuit et jour une foule exaspérée dans la lutte pour la vie s’agitait sous des groupes harmonieux sculptés dans la pierre et qui sur leurs socles cubiques symbolisaient la danse et la musique et la pensée.

“Être content de soi-même – pensa Monsieur Dusdron, n’est pas tout; il faut aussi obtenir cette série de petites victoires qui assurent notre position dans la vie et dressent autour de nous des remparts indispensables pour nous garantir des attaques que nos semblables, quels qu’ils soient dirigent tôt ou tard contre nous.” Et maintenant il ne pouvait plus fuir. Couché dans son lit il regardait la fenêtre dépeuplée de ses rideaux qui lui rappelait la veille des départs pour la campagne en été, quelque chose comme la peur des examens, des moqueries des jeunes filles et du service militaire. Le

bonheur serait peut-être alors d'une autre qualité; mélangé à une crainte indéfinie; à de la surprise comme de trouver des poissons dans une rivière souterraine ou s'établir avec sa famille comme professeur de dessin dans une école municipale au milieu de cette ville mélancolique et comme isolée du reste du monde au fond de la vallée qu'entourent de hautes et sévères montagnes. Là enfin apaisé Monsieur Dusdron aurait pu mener une vie tranquille et pleine de joie intérieure. Le matin il se serait levé de bonheur et après avoir pris son café au lait, aurait marché jusqu'à l'école pour faire un peu de mouvement. De neuf à dix heures il aurait fait son cours de dessin corrigeant les oeuvres des élèves, leur donnant des conseils sur le système de faire les ombres avec le crayon en croisant des lignes parallèles; il aurait circulé ainsi pendant deux heures entre les calques et les lithographies représentant des paysannes romaines, des têtes d'expression, des Alexandre le Grand, et des Belisaires, ainsi que des pieds dans différentes positions et des mains viriles, mains de guerrier serrant des glaives ou mains d'orateurs tendues vers des foules invisibles faisant le geste qui accompagne et souligne la parole; mains de femme en des poses pleines de grâce, soulevant une voile ou pressant la tête d'un enfant contre leur sein. À onze heures le cours serait fini, alors Monsieur Dusdron aurait pu aller se promener sur le port, assister au départ de vaisseaux bordés d'hommes armés ou causer avec le sirènes qui viennent chaque jour sur le coup de midi se hisser avec difficulté sur les blocs de la jetée en construction et là le menton sur la main, regardent d'un air nostalgique la ville avec ses usines fumantes, ses innombrables maisons et écoutent tristement revenir les bruits de toute cette vie qu'elles n'auraient jamais connue. Et vers la plus belle de ces sirènes la pensée de Monsieur Dusdron retournait sans cesse; il la voyait comme les figures qu'on voit en rêve; d'une voix basse et felée par l'émotion elle lui parlait de son fils Alfred qu'elle appelait mélodramatiquement Alfredo; elle l'avait laissé là bas dans cette ville lointaine et peu civilisée, elle aurait voulu en faire un peintre car l'enfant bien qu'agé de huit ans seulement montrait déjà de grandes dispositions; ayant reçu comme cadeau une boîte de couleurs à l'aquarelle il avait peint sur une feuille de papier une magnifique tête de tigre; tous ceux qui avaient vu cette tête étaient d'accord pour dire qu'elle était effrayante par son expression de férocité; une autre fois se trouvant à déjeuner dans un restaurant avec un oncle qui à la suite de mauvaises spéculations était très gêné, Alfredo sauva le parent nécessiteux d'une position fort pénible car lorsque le garçon apporta l'addition l'oncle s'aperçut que l'argent qu'il avait sur lui n'aurait pas suffi; alors Alfredo prit une assiette qu'il noircit à la flamme de quelques allumettes puis avec l'épingle à cravate de son oncle il dessina deux têtes de cheval si bien et avec tant de talent que le patron du restaurant pris l'assiette et se déclara enchanté d'être payé avec ce beau dessin. Mais la carrière d'Alfredo ne pouvait être, pour le moment du moins, une cause de soucis pour Monsieur Dusdron; il en avait vu bien d'autres et en tout cas rien ne pressait; ce que les gens disent compte peu (...) et Monsieur Dusdron se méfiait des enfants prodiges bien que en ce qui concernait le cas d'Alfred il pensait que c'était une autre chose et que l'enfant était tout simplement doué. Et puis, pensait monsieur Dusdron, ce n'est pas pour rien qu'on est fils de sirène; moi-même j'ai entendu dire que les fils des sirènes ont entre tant

d'autres choses cette chance dans la vie qu'ils ne courent jamais le risque de tomber amoureux d'une femme, ils sont immunisés contre ce danger par le fait qu'ils sont toujours amoureux de leurs mères; d'ailleurs les sirènes conservent très longtemps leur jeunesse et je me souviens très bien avoir entendu dire une fois à un capitaine de la marine marchande qu'il connaissait un fils de sirènes âgé de soixante ans et dont la mère était encore désirable; ce même capitaine attribuait cette longévité de la jeunesse à l'action de l'eau salée; c'est pourquoi il faisait prendre à sa femme même en hiver des bains d'eau de mer, en versant dans la baignoire des seaux d'eau que les domestiques allaient remplir chaque jour au bord de la jetée pour éviter ainsi le danger de la fièvre typhoïde car s'ils avaient eu l'imprudence de remplir leur seaux près des quais ce danger aurait été assez à craindre. En fait de sirènes Monsieur Dusdron en savait plus long que les autres. Parfois même se perdant dans des rêveries de métempsychose il s'imaginait qu'autrefois il avait pu être Ulysse et qu'il s'était fait boucher les oreilles pour ne pas être ravi par le charme du chant irrésistible.

Une image d'ailleurs hantait souvent son esprit; au commencement il voulut se persuader qu'il s'agissait peut-être du souvenir d'un tableau ou de quelque image qu'il avait vu une fois en ayant oublié le temps et le lieu, mais après, à cause même de l'émotion que cette image lui causait en se présentant à son esprit, il comprit qu'il s'agissait plutôt du souvenir d'une vie antérieure: il voyait une plage antique d'une beauté tranquille et solennelle; le ciel était rouge orange et se reflétait dans le miroir de la mer qui avait la même couleur; l'horizon était marqué par une ligne d'un rouge flamboyant; dans le ciel quelques petits nuages dont la rondeur était modelée d'ombres violettes, voguaient épars comme des moutons au pâturage; sur un rocher un sanctuaire faisait une tâche blanche; devant sur la grève entre quelques tronçons de colonne enfoncés dans le sable et qui attestaient par leur présence la caducité des constructions humaines, se tenait un groupe; un jeune guerrier tenait à la bride un grand cheval blanc dont la queue démesurée et incroyablement fournie traînait par terre; de l'autre côté un vieillard athlétique appuyé à un rocher, espèce d'Hercule en repos regardait d'un air pensif et las au loin sur la mer, "Souvenirs des vies passées qui dans l'éternel présent, vous liez à ma vie" pensa Monsieur Dusdron — Souvenirs de ce qui fut et attente de ce qui sera, veillez oisives ou laborieuses, et toi mon sommeil qui chaque nuit me prends doucement dans tes bras, toi mon sommeil lourd et lent comme un grand fleuve! La vague où je dormirai s'approche d'âge en âge. Si au moins je pourrai y dormir.

Le sommeil sera doux et long, sur ma tête immobile les printemps fleuriront l'un après l'autre et les orages passeront avec le vent et les étoiles. Et retentira la marche cadencée des cohortes dans les guerres futures et le vrombissement implacable des machines volantes; et puis ce sera encore la paix très douce; des hommes vêtus de blanc vagueront souriant à des travaux légers et compliqués jusqu'au jour où toute la terre sera encore une fois déserte après que les derniers hommes et les derniers animaux s'y seront couchés pour le repos final; les fleuves se tairont et les vastes mers auront disparues, partout ce ne seront que rochers arides et immobiles et tout sera paix et silence sous le grand ciel étoilé!" Monsieur Dusdron se détacha de ses

rêves et commença à observer le paysage autour de lui; il marchait lentement en fumant sa pipe et regardait: le fleuve très large et boueux coulait lentement, et par endroits miroitait sous les rayons d'un soleil de septembre; la rive droite, plus encore, contrastait, par sa berge surélevée, avec la rive gauche, dont la longue grève écumait sous un léger rassac. Au delà s'étendaient de vastes champs de blé, de maïs, et par endroits de grands carrés de jardins potagers. Partout des canaux d'irrigation, savamment disposés, puisaient et répandaient l'eau à profusion. Cà et là, auprès des villages aux maisons grisâtres, se dressaient quelques bouquets d'arbres, entre autres de vieux pommiers et des eucalyptus qui avaient une partie du feuillage brûlée par la canicule récente. Sur les berges étaient assis taciturnes de nombreux pêcheurs qui suivaient avec attention le moindre mouvement des bouchons de leurs lignes. À chaque coup de sirènes des bateaux qui passaient se levaient du milieu des hautes herbes des canards, des corneilles, des corbeaux, des pies, des éparviers. (138)

Si la grande route, au bord du fleuve, se montrait maintenant déserte, le mouvement des navires qui remontaient et descendaient son cours ne diminuait pas. Il y avait des torpilleurs avec leurs canons peints en gris dont quelques uns étaient recouverts de toiles imperméables; des bateaux de la douane, des bateaux de commerce d'un assez fort tonnage et des yachts de plaisance qui voguaient en remorquant canots comme des petits jouets. Cependant les bourgades devenaient plus rares. Sur les rives fumaient à gros tourbillons quelques fours à briques, et leur fumée salissait l'air en se mêlant à celle des steamboats. Le soir arriva, doucement. Bientôt une succession de dunes blanches, symétriquement disposées et d'un dessin uniforme s'estompèrent dans la pénombre. Monsieur Dusdron s'aperçut qu'il était arrivé dans la région des salines. Là s'ouvrait entre des terrains arides l'estuaire du fleuve. "Triste paysage, pensa Monsieur Dusdron, qui est tout sel, tout poussière et tout cendre!". Un petit café était ouvert au bord de la route et quelques tables entourées de chaises se trouvaient devant la porte. Monsieur Dusdron s'assit à l'une des tables, il appela le garçon pour se faire avoir quelque chose et se retourna pour regarder dans l'intérieur du café si son appel aurait eu de réponse; l'intérieur du café, surtout pour des yeux comme ceux de Monsieur Dusdron habitués à la forte lumière du dehors, apparut parfaitement noir, il ne distingua personne; mais il faut croire que lui il était très bien vu par ceux qui se trouvaient à l'intérieur car une exclamation de joyeuse surprise sortit du trou noir et fut aussitôt suivi par l'apparition sur le seuil de la porte d'un jeune homme blafard qui s'empessa de serrer avec effusion la main de Monsieur Dusdron en lui disant combien il était content de le retrouver après si longtemps; c'était un jeune peintre que Monsieur Dusdron avait connu deux ans auparavant et avec lequel il avait plusieurs fois discuté sur des questions de technique picturale. Car Monsieur Dusdron s'intéressait beaucoup à la technique picturale et il avait le plus profond mépris pour tous ces artistes qui négligent le côté technique de la peinture en disant que c'est de la "cuisine". Il avait même écrit un petit traité sur la technique de la peinture qui était très apprécié par les connaisseurs. Invité par Monsieur Dusdron, le jeune peintre s'assit et après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé et de la santé de ses parents et amis il alluma une cigarette et après une pause, comme s'il voulait se re-

cuellir il dit: "Vous ne pouvez vous imaginer, mon cher ami, combien je suis heureux depuis une semaine; mon esprit vague continuellement dans un ciel de poésie sublime et j'ai l'impression qu'une grande richesse idéale est entrée en moi. C'est que il y a juste une semaine j'ai réussi à réaliser un des plus beaux rêves de ma vie; vous connaissez sans doute cette acropole qui à cinquante kilomètres d'ici dresse contre le ciel la blancheur de ses temples ruinés; je crois vous avoir déjà dit combien de fois je la visitai et combien d'heures je passai à me perdre en rêveries devant ces restes sublimes du passé. Mais ce que je voulais, le rêve que je caressai était d'y passer une nuit de clair de lune; ce n'était pas là une chose facile; car après le coucher du soleil les gardiens ferment les grilles comme on ferme les portes d'un musée; c'est que maintenant on la considère tout bonnement un musée et pas un lieu de poésie et de méditation où n'importe qui pourrait entrer comme on entre dans une église; du temps où mon père était jeune l'accès en était libre tant le jour que la nuit; maintenant les temps sont changés; il faut payer un billet d'entrée pendant le jour et la nuit pour forte que soit votre envie d'y aller vous ne pouvez pas. Les temps, hélas, sont changés.

J'ai vu les hommes entrer ou sortir des maisons
 J'ai vu s'épanouir de douces floraisons
 J'ai connu les grandes lois qu'on indique par le nombre
 J'ai gravé le rocher dans les grottes les plus sombres
 Quant le vent se plaignait près des gens endormies
 J'ai pensé aux vieux dieux comme on pense aux fourmis
 Et partout où mugit la vie vagabonde
 Où les restes des vaisseaux se balancent sur les ondes.
 Un travail éternel poursuivi dans le temps
 Réunit l'aujourd'hui aux doux rêves d'antan.

Alors n'y tenant plus je pensai de quelle façon j'aurais pu m'introduire un soir et m'y cacher sans être vu, pour y passer la nuit. Je me souvenais avoir plusieurs fois remarqué que ces insectes dont j'ai tellement peur et qui s'appellent scolopendres (vulgairement mille pieds) quand elles fuient sur un mur pour éviter un danger, si elles rencontrent une tache qu'elles jugent d'un ton et d'une couleur semblables à eux elles s'y arrêtent car elles sentent qu'elles doivent y être peu visibles et espèrent ainsi échapper au danger; la même chose fait la caille; mon père qui était grand chasseur me racontait que cet oiseau dont la tête est inquiétante s'il se trouve posé sur un terrain dont la couleur ressemble à celle de son plumage il ne bouge pas même à l'approche du chasseur et il arrive parfois qu'il passe à côté d'une caille sans la voir. En pensant à ces curieux phénomènes de l'instinct chez les animaux et même chez les insectes j'eus l'idée de m'habiller en blanc pour que je fus moins visible au milieu de la blancheur des ruines et des colonnes; je cherchai donc un vêtement de marin complètement fait de toile blanche, je me rasai avec soin et me poudrai le visage et je mis dans mes poches une paire de gants blancs de fil, et un après-midi que je savais être le jour de la pleine lune je payai mon billet d'entrée et montai sur l'acropole; je commençai à flâner parmi les temples et les sanctuaires, regardant le paysage, m'intéres-

sant aux allées et venues des touristes. Je attendais impatiemment que le temps passait et qu'arrivait l'heure de la fermeture. Le soleil, en attendant, baissait à l'horizon; les bruits de la ville qui venaient d'en bas, ce grand bourdonnement de ruche immense diminuait peu à peu d'intensité, et bientôt j'entendais la voix nasillarde d'un gardien qui en traînant les syllabes criait à intervalles réguliers "on ferme". Le moment fatal était arrivé; tout en ayant l'air de me diriger de l'air le plus naturel du monde vers la sortie, je me cachai derrière un amas de ruines; j'enlevai vite les souliers noirs que je portais et les remplaçai par les souliers de tennis et je mis mes gants de fil blanc; puis je me blottis de façon à être visible le moins possible et j'attendis; à l'est, derrière la ligne violette des montagnes la pleine lune se leva; elle était magnifique, riche, royale, complète; une vraie pleine lune d'été; elle montait avec lenteur enveloppée encore par les brouillards de la chaleur; le ciel s'assombrissait; je sentais que le dernier visiteur avait quitté l'acropole mais je décidai de ne pas bouger de ma cachette avant que la nuit fut complètement venue, et je fis bien d'agir ainsi car quelques minutes après j'entendis les pas d'un gardien qui s'approchait lentement de l'endroit où j'étais caché; un frisson me parcourut le dos; arrivé près de mon refuge le gardien s'arrêta; il ne m'avait pas aperçu, j'étais à deux pas de lui; il se tordait lentement la moustache en regardant au loin; puis tourna, cracha par terre et ayant sorti de la poche de son veston une pipe et une blague à tabac, il commença à bourrer lentement sa pipe; on entendait au loin quelques bruits confus; des chauves-souris tanguaient sur nos têtes; je pensais au chasseur près de la caille qu'il ne voit pas; les secondes me paraissaient des heures; je retenais mon haleine; ayant bourré soigneusement sa pipe le gardien l'alluma, puis, d'un pas lent, les mains derrière le dos il s'éloigna vers la sortie; je commençai à respirer mais je ne me décidais à faire le moindre mouvement et à étirer mes jambes pleines de fourmillements que lorsque j'entendis se fermer la lourde grille qui était au fond de l'acropole; alors je compris qu'il était sorti et que j'étais enfin seul. En attendant, la nuit était complètement descendue; à l'ouest seulement une pâle clarté persistait encore là où le soleil était disparu. Du côté opposé, dégagée des vapeurs du soir d'été, la lune était montée dans le ciel; une lune pleine, énorme, claire et solennelle. Ses rayons éclairaient maintenant le fronton des temples et allongeaient l'ombre des colonnes sur le sol; le silence se fit plus grand; j'eus l'impression comme si on avait retiré au dessus de ma tête un immense velarium. Les masques surhumains des dieux antiques parurent tels des calques gigantesques sur le plafond du ciel qui s'était rapproché; ils souriaient; j'avais l'impression que j'aurais pu les toucher avec la main; une confiance indicible enveloppait chaque chose et dans la douceur solennelle de cette grande nuit d'été je compris que le mal avait disparu; les dettes payées, les punitions abolies, les mauvais rêves enterrés là bas au loin dans les sables brûlants des déserts maudits; tout ce que j'avais aimé, tout ce qui m'avait été jusqu'alors favorable dans la vie était près de moi; je voulus regarder en bas, retrouver les lumières de la ville, car tout ce bonheur et cette beauté commençaient à m'inquiéter; mais je ne vis rien; des vapeurs, un doux brouillard était monté de la terre et sur cet océan de divine tendresse l'acropole flottait, comme une île sur un vaste et très doux océan tel un vaisseau de rêve...